

- 100 -

Comme certains d'entre vous le savent sans doute, ce sont mes rapports amicaux et mes anciens entretiens avec Claude Vigée qui m'ont propulsé bien des années plus tard vers votre association et son émanation, la revue *Peut-être*. Je dois vous faire une confidence : ce n'est que récemment, en réfléchissant à mon intervention d'aujourd'hui, que j'ai découvert l'importance de l'expression *peut-être* dans ma vie intérieure.

Né en 1930, mon parcours scolaire ayant traversé la guerre dans un lycée catholique, j'ai abordé en 1948 la deuxième partie du baccalauréat porteur des interrogations normales d'un jeune homme devant la foi qu'on lui enseignait. Souhaitant être archéologue, je m'étais inscrit dans une nouvelle section à l'époque : *Sciences expérimentales*, associant la philosophie et les sciences principales. C'est donc sans problème, auprès d'enseignants chrétiens, que j'ai appris l'immensité d'un univers évoluant depuis quelques milliards d'années, des premiers atomes de la matière vers les premières cellules vivantes, de l'amibe à l'homme contemporain en passant par de multiples étapes.

Dieu, soi-disant bon et tout-puissant, pouvait-il condamner l'humanité à une perpétuité de la souffrance parce qu'un pauvre homme de Neandertal ou de Cro-Magnon l'avait offensé par son péché ? Pouvait-il se comporter comme une divinité aztèque ? Comment le sacrifice du Christ innocent, son sang versé, pouvait-il réparer une faute antérieure au déluge ? Le cœur imprégné par le message d'amour de Jésus, sans véritable révolte, mais perplexe devant un minuscule *peut-être*, je dus me résoudre à devenir simple agnostique devant le mystère qui m'écrasait.

Ayant dû renoncer aux études supérieures pendant les années 50, encore difficiles, mais toujours intéressé par l'évolution, je découvris un livre qui me bouleversa *Le phénomène humain*, œuvre du Jésuite anthropologue Pierre Teilhard de Chardin. Partant du Big Bang, l'auteur suivait au fil des temps immémoriaux une montée de la conscience parallèle à une montée incessante de la *complexité*. Cette fois le *peut-être* pouvait prendre possession de mon esprit, pour ne pas dire de mon âme. J'entrepris de transcrire vers 1980 mes impressions dans un livre poème. Son titre est symptomatique : *Un profil de buée*.¹ Ce profil est bien entendu celui de l'humanité encore en gestation. De toute évidence, née dans les premiers balbutiements de la vie, la conscience primitive est lentement passée à travers les ères terrestres, du primaire au quaternaire, d'un état embryonnaire à celui d'une conscience évolutive, traversant obstacles, reculs provisoires et progrès vers *une complexité plus grande* à la recherche du *meilleur*.

Ma pensée, sans doute supérieure à celle d'un australopithèque, demeure semblable à celle d'un citoyen grec, si proche de nous dans le temps. Pour illustrer mon propos, si vous le voulez bien, je peux vous lire le début et la fin de l'avant-dernier texte évoquant l'approche optimiste d'un mieux potentiel largement généralisé en des temps futurs très lointains. Comme dans tout le livre, ce n'est pas moi, mais la conscience humaine qui s'exprime :

1 Maurice Couquiaud, *Un profil de buée*. Paris : Editions Arcam, 1980 .

J'ai sur mes lèvres le chef-d'œuvre des baisers
Vous avez sur la peau le contact sans égal,
mais la chair ne saura pas les exprimer
avant la mise au point de l'amour idéal.

[...]

Nous nous glisserons dans un charme en escapade,
celui qui rôde autour de l'univers
comme une buée sur le profil des cascades
dans les reflets du ciel après la chute des rivières.

Après de timides *peut-être*, mon livre se termine avec l'esquisse d'un étrange point *oméga*, en quelque sorte rêvé par Teilhard. J'y trouve un *peut-être* grandiose dont le centre serait l'amour humain, portant à mes yeux l'espoir visionnaire d'un Dieu finalement converti à la parfaite bonté et touché par ce qu'il inspire. Voici quelques vers du dernier texte :

Lorsque tout commencera dans l'unité
nous connaissons *peut-être* enfin
le sens profond de la diversité,
la source lointaine des concurrences.
Nous aurons besoin de toi, mon Dieu,
pour les oublier.

[...] Lorsque le bien sera le centre,
nous saurons qu'il deviendra la fin
et nous y plongerons
avec la force de notre passé,
mais je ne suis pas sûr, mon Dieu,
sans Toi, de le trouver.

Mon tempérament m'avait poussé à développer mes connaissances vers tous les azimuts de ma curiosité, notamment les plus mystérieux, ceux où la poésie pouvait rebondir et s'épanouir. J'avais rédigé en 1976 un modeste *Manifeste du poète étonné*. Bon point de départ pour améliorer ou acquérir au fil des années une certaine culture philosophique et scientifique. Conséquence, ma nouvelle condition de rédacteur en chef de la revue *Phrénétique* en 1983 me propulsa vers les plus grands chercheurs de la science et de la pensée française. Etre membre du groupe Kronos me permit d'acquérir l'amitié de plusieurs astrophysiciens comme Jean-Pierre Luminet ou Michel Cassé, ainsi que celle du professeur Bernard d'Espagnat (responsable des recherches françaises sur la physique quantique). Pour celui-ci, nos sens et nos instruments les plus perfectionnés, ne nous donnent accès qu'à une réalité matérielle limitée. Notre existence se déroule dans un univers immense et mal connu, lui-même au sein d'un *réel voilé* inaccessible.

Ainsi, je découvrais des notions essentielles comme la non-localité quantique ou le principe d'incertitude, l'existence possible de la matière noire. Les théories modernes comme celle de Popper, l'ami d'Einstein, sont des tremplins fabuleux pour le *peut-être*. Finies les belles certitudes scientistes du passé. J'en suis venu à modifier une expression courante. L'homme se vante d'être *homo sapiens* (celui qui sait) ou *homo sapiens sapiens* (celui qui sait qu'il sait). Nous devenons à mes yeux *homo quanticus* (celui qui sait qu'il ne sait pas tout). Plus question aujourd'hui de condamner au bûcher les chercheurs audacieux ! Devenu membre du *Centre international de Recherches et d'Etudes transdisciplinaires*, fondé par le physicien Basarab Nicolescu, je pus y approcher l'un de ses amis, Edgar Morin. Je dégustais ses remarquables réflexions sur les développements de la complexité. Je comprenais que les paradoxes de celle-ci pouvaient constituer également une étrange source d'inspiration pour le poète. Surtout je me persuadais de l'existence d'une nécessité. Lors de la conception d'un projet, il est indispensable de se pencher sur les conséquences inattendues de la complexité pour éviter des catastrophes inattendues. Les idéologies trop fermes débouchent parfois sur un désastre. L'histoire du vingtième siècle nous le confirme. Auteur d'un livre intitulé *Sciences et conscience*, voici ce que Edgar Morin, nous disait fin décembre 2012 dans l'hebdomadaire *Le Point* :

Je me suis désintoxiqué de toute tendance à condamner, à dogmatiser, au manichéisme. C'est là que j'ai compris qu'il fallait toujours penser complexe. [...] Dieu est une réponse à une interrogation. Je maintiens l'interrogation. Nous sommes entourés de mystère. Plus je m'interroge, plus je trouve du mystère, c'est-à-dire quelque chose qui dépasse nos possibilités cognitives. Toutes les avancées de la science nous font arriver à un moment donné où le langage de la logique et de la raison défaille. Mais au lieu de me réfugier dans une croyance et un Dieu, je reste devant ce mystère, ahuri et interrogateur. J'en arrive à m'étonner de tout.... La créativité dans la vie, la naissance des ailes, des organes, du cerveau et, enfin, la créativité humaine font partie du mystère.

L'auteur du *Manifeste du poète étonné* qui vous parle, pouvait se réjouir de ce bel éloge du *peut-être*. Très logiquement, sans croire vraiment en Dieu, Edgar Morin, affirme la nécessité d'inscrire dans la société la liberté de croyance et d'admettre les vertus d'une certaine spiritualité. Pour désigner la double identité, aujourd'hui reconnue du photon lumineux dans *l'onde / particule*, les physiciens emploient une expression particulière : *la superposition d'états*. Pour désigner ma disposition d'esprit, je dirai que je vis toujours en *croyant / agnostique* dans une superposition d'états comparable à celle de toute lumière.

Le *peut-être* m'impregne si profondément qu'il se manifeste dans mes poèmes hors de toute pensée rationnelle. Il se manifeste notamment dans la plupart de mes rêveries. Un exemple publié naguère :

La rêverie dit à l'enfant : *Verse près de moi tous les grains supposés, tous les peut-être de ton seau ! Sur mes plages stellaires, les châteaux de sable résisteront aux vagues humaines dont les crêtes ont perdu leur mousse de lumière.*

Dans le poème *J'irai rêver sur vos tombes*² qui a donné son titre à ce recueil vous pourriez lire plus loin :

2 Maurice Couquiaud, *J'irai rêver sur vos tombes*. Paris : L'Harmattan, 2010 .

Louis-Albert Demangeon, *Portrait de femme*.
Dessin.



Vous qui ne croyez pas à la transparence
vous les adoreurs du non-sens et de l'ennui
dont l'encre bave toujours à contretemps !

Vous qui faites l'amour à cœur fermé
et promesses à tempérament !

Vous qui fabriquez des enfants
pour délocaliser un jour leur affection !

Vous, les anges blasés qui prenez plaisir
à planer dans le ciel des charmes décomposés !

Pour vous, dont le mépris fatigué
voudrait dormir sur mon épaule,
je veux conserver un peu d'indulgence au frais
car l'humanité porte certains de vos traits.

A vous, princes de l'ego mortifère,
je dis que rêver, c'est intensifier la vie
en diffusant dans l'être les reflets du mystère
et les risées de l'esprit.

Rêver, c'est enchanter les *peut-être*,
ouvrir le parapluie des pleurs,
plonger l'angoisse dans le bénitier des heures.

Je ne crache pas sur les fantômes,
mais si la poésie me prête encore son silence,
un jour, la plume au cœur,
j'irai rêver sur vos tombes !

Voici des années, le *peut-être* s'est glissé dans ma douleur pendant l'agonie de ma mère :

Seigneur,
parce que je doute et qu'elle ne croit pas,
je te prie d'offrir à ma mère le trouble qui ranime.

Le doute vérifie chaque instant des chandelles.

Solution de lisière Énigme charitable,
bénis les *peut-être* en leur stérile descendance !
Porte à l'invérifiable le secours de l'envisagé.

En revanche, à quelques pages de là, le même mot peut se livrer à l'humour :

Parce que c'est drôle de vivre
je recommencerai demain
avec des heures qui chantent
la mesure que je n'ai pas donnée.

...Parce que ce n'est pas drôle de mourir
je ne recommencerai pas.
Je renaîtrai *peut-être* au contact des lèvres
sur mon poème endormi la bouche ouverte.³

Considérant le *Je-ne-sais-quoi* et le *Presque-rien*⁴ comme les sources essentielles de l'inspiration artistique et poétique, Vladimir Jankélévitch nous livrait quelques pistes dans un long développement sur la méconnaissance et le malentendu : « Il n'y a pas en nous assez de lumière pour éclairer à la fois, et d'une égale clarté, tous les objets de la connaissance... Qu'on soit croyant ou incroyant, un effort douloureux est toujours nécessaire pour comprendre au-delà de l'apparence humiliante la dignité des choses invisibles. Cet effort est la philosophie même. » C'est donc me semble-t-il, un devoir de faire connaître aujourd'hui à nos semblables les bienfaits du *peut-être*. Il ouvre à la compréhension entre les êtres. Porteur d'espoir, il rejette les fanatismes et les certitudes dangereuses de toutes sortes. Admettant un principe d'incertitude novateur, il nous apprend que, dans certains domaines, le *Tout* ne correspond pas obligatoirement à la somme des parties. C'est pour me moquer des athées les plus farouches, des redoutables intégristes religieux ou des doctrinaires obtus que j'ai écrit ce petit poème sans prétentions intitulé *Certitudes*⁵ :

Apprenons à rire, non pas de tout,
mais des fréquents croche-pieds
de l'invisible aux certitudes !
Comme en fumant dans les toilettes,
en tirant sur la raison,
ceux qui sont trop certains

- 105 -

3 Maurice Couquiaud, *Un plaisir d'étincelles*. Prix Roberge de l'Académie Française. Paris : Groupe de Recherches Polypoétiques, 1980.

4 Vladimir Jankélévitch, *La méconnaissance. Le malentendu*. Paris : Seuil 1980.

5 Maurice Couquiaud, *A la recherche des pas perdus* Paris : L'Harmattan, 2012.

risquent de mettre le feu
à l'exposé de leurs besoins.

Voici quelques mois, j'ai vécu quelques instants d'un bonheur inattendu. Au début d'un repas d'anniversaire, l'un de mes gendres, de religion protestante, a gentiment demandé à tous les membres de la famille de se tenir par la main dans une chaîne réunissant autour de lui ma femme et mes deux filles catholiques, mon autre gendre juif, moi-même, simple mystique, et nos six petits-enfants. A ma surprise, il demanda ensuite au seul baptisé catholique d'entre eux, de dire le *benedicite*. Ce que l'enfant de treize ans fit volontiers. Qu'importaient mes pauvres doutes de mécréant alternatif ! Même si nul Dieu ne pouvait entendre l'aîné de mes petits-enfants et bénir notre repas, l'amour familial indiquait, me semblait-il, le chemin extraordinaire de la conscience humaine en évolution. Un merveilleux *peut-être* semblait régner dans la pièce encore un moment silencieuse.

Alléluia !

Février 2013



Louis-Albert Demangeon, *Attelage*.
Eau-forte.